

Le village abandonné

COMME L'ENFANT DONT PARLE BAUDELAIRE, j'ai toujours été « amoureux de cartes et d'estampes ». J'ai plaisir et même passion à voyager sur les cartes pour y tracer des itinéraires qu'aujourd'hui, hélas, mes vieilles jambes ne consentent pas toujours à parcourir. À défaut de sommets, désormais je m'intéresse surtout aux villages fantômes, ceux qui n'ont jamais existé comme ce fameux Mariaud que les cartes s'obstinent à mentionner^a, ou cet hypothétique Viète dans le ravin de Galabre^b, ceux que j'ai vu mourir comme Tauze^c, ceux qui se réduisent à deux maisons, tel Vaux dans la vallée du Descoure^d, enfoui dans un bois minuscule et des trombes de mouches, à une seule maison comme Feissal

a. Il n'y a jamais eu de village de Mariaud, en effet. En revanche, la commune de Mariaud, éparpillée en hameaux sur les cours supérieurs de l'Arigéol et du ravin de Bussing, deux affluents de rive droite du haut cours de la Bléone, a existé jusqu'en 1973, année où elle a été fusionnée avec la commune de Prads, devenue depuis Prads-Haute-Bléone.

b. La vallée du Galabre, sous-affluent de la Bléone peu en amont de Digne, ne comprend aucun village du nom de Viète. En revanche, l'un des hameaux principaux de la commune de Mariaud était Vière, au confluent du Galèbre et du ravin de Reybaud. Voir la nouvelle *Par le chemin du torrent* et la carte page ??.

c. Dans la vallée du Bramafan, affluent de rive droite de la Bléone juste en aval du confluent du Bès.

d. Affluent de rive droite du Bès, commune de Barles. Voir la nouvelle *Sans réponse* et la carte page ??.

au flanc de la crête de Canaples^a, et tant d'autres encore à découvrir et où me pousse une curiosité toujours vivace.

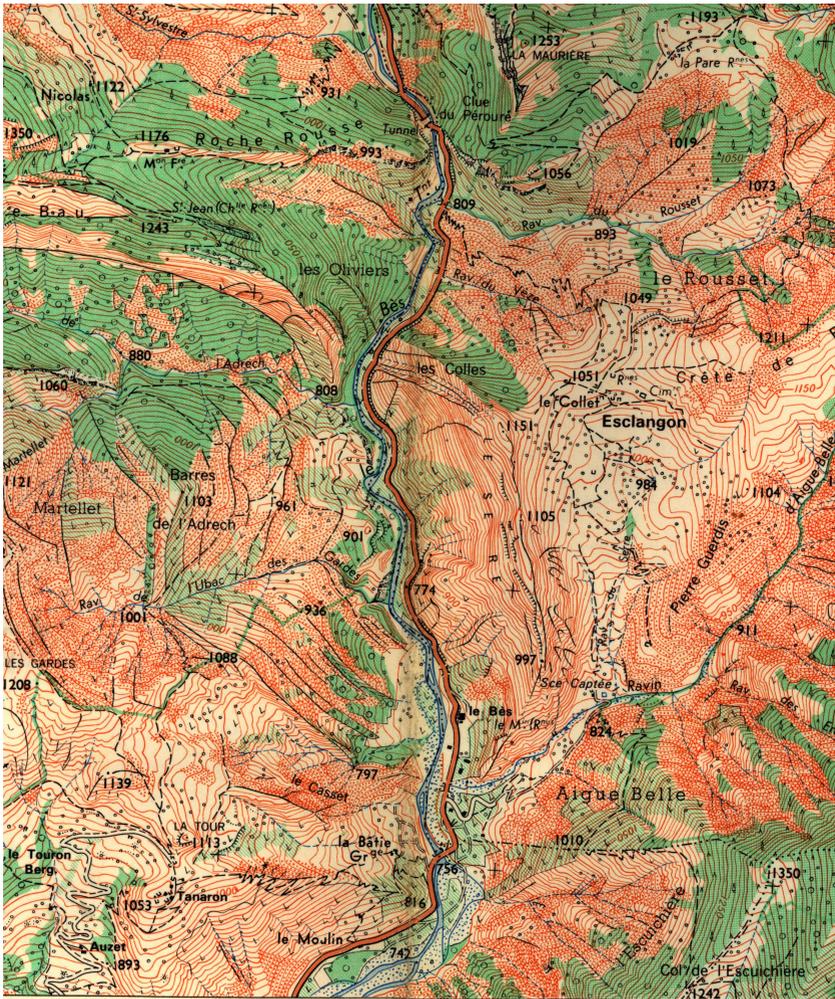
Depuis longtemps je traversais les clues de Barles^b sans m'interroger sur leur nom, la présence du village de Barles, sur la grand route, non loin de l'entrée des clues, supprimant toute question. Mais les secondes clues, celles d'Esclangon^c, pourquoi ce nom ? Et, bien entendu, la carte au 25/1.000 consultée donnait aussitôt la réponse, oh combien laconique : le Collet, Rnes, et un minuscule carré à l'Est Cim. cote 1051. Donc 250 mètres au dessus de la vallée. Pas une grosse expédition. Mais par où ? Évidemment par le Sud, depuis le hameau du Bès. Et en effet un chemin muletier en part, amorce quelques lacets, puis s'arrête net, bloqué par une barrière qui interdit le passage dans un sens à un troupeau de vaches, et dans l'autre aux curieux de ma sorte. Sce captée, annonce la carte ; donc un point d'eau aujourd'hui canalisé à l'usage des quelques maisons qui se sont assez récemment regroupées au hameau du Bès.

Bon. En regardant de plus près la carte, j'ai trouvé un sentier sinueux qui s'enclenche sur la rive gauche du Bès, juste après le tunnel des clues. Je suis donc revenu à ce fameux sentier dont le point de départ de la grande route est absolument invisible pour qui ne se doute pas de sa présence. Tout comme le village même d'Esclangon ne peut être aperçu d'en bas. À croire que rester bien caché a dû longtemps sembler la meilleure défense contre toutes les bandes pillardes qui ravageaient les vallées. Depuis la première fois que j'ai utilisé ce sentier, la civilisation touristique est intervenue et

a. Ancienne commune de la haute vallée du Vanson ou Vançon, affluent de rive gauche de la Durance, rattachée en 1936 à la commune d'Authon, à une trentaine de kilomètres de Sisteron.

b. Vallée du Bès ; pour tout le cadre de cette nouvelle, voir la carte page 3.

c. Clue du Pérouré sur la carte I.G.N.



Extrait de la carte de l'I.G.N. au 1 :25000 N° 3440.

Il a jalonné de marques rouges. Cependant je n'y ai jamais croisé de promeneurs.

C'est donc un sentier dessiné avec astuce qui a su admirablement profiter des rares points faibles de la montagne. Il trace d'abord une série de courts lacets dans des terres rouges, remontant une sorte de raide éperon entre le ravin du Rousset et le ravin du Vèze, où je n'ai jamais vu une seule

goutte d'eau, seulement des terrailles délabrées, hérissées de blocs semblables à des dents bréchues. Pas un arbre, pas un buisson, pas une herbe. Vraiment rien d'inspirant, pendant qu'on s'élève assez vite, dans une chaleur de four. Le cours du Bès est bientôt hors de vue, et la tache de couleur de l'auto qui attend patiemment au bord de la route. Devant, les pentes rebutantes du Blayeul, dont la crête domine de près de huit cents mètres. Du mauvais terrain, sans arbres ni herbe, lui aussi, seulement des ravines lépreuses. À gauche, la falaise saumon de la Maurière, bizarrement plissée, avec cette grande vire montante qui la balafre et que l'on rêve vaguement de suivre un jour, sachant très bien qu'on ne le fera jamais, car elle est coupée de plaques lisses en plusieurs endroits.

On monte, toujours vers l'Est, sans fatigue, car le sentier suit un tracé aussi régulier qu'ingénieux. Et chaque fois on ne peut s'empêcher de méditer sur la sagacité de ces paysans lointains dans le temps qui l'ont dessiné. Seulement, bien des jours ont passé, le village est inhabité, on n'y monte plus guère, et par endroits, dans les traversées de flanc des terres grises, ce n'est plus qu'une vague trace blanchâtre, un fantôme de sentier, cependant que le pied cherche prudemment à se stabiliser sur les pentes de schiste glissant. On monte, et voici qu'en face apparaissent peu à peu, de l'autre côté de la vallée, les incroyables lames d'Adrech^a, dont la plus grande répond aussi au nom d'aiguille de Rio Benous. Invisibles de partout ailleurs, et de ce fait très peu connues, pour ne pas dire inconnues. Je suis allé les inspecter, autrefois : vue de face, une apparition irréelle, une lame très mince que l'érosion a dégagée de terres plus meubles, formant une sorte de S vertical, large peut-être de quatre ou cinq mètres à sa base, de deux mètres au sommet, d'une hauteur de soixante mètres ou plus ; d'une roche lisse, pour

a. Barres d'Adret sur la carte de l'I.G.N.

ainsi dire savonneuse, défilant carrément l'escalade — en tout cas la mienne. Et qui d'autre en ces lieux perdus ? J'avais essayé de suivre par en haut la lame, presque horizontale à partir du point où elle sort de terre, et m'étais arrêté à une brèche, ronde, lisse, avec un à pic sensationnel déjà creusé de chaque côté. Mais ceci est une autre histoire.

Cependant la pente du sentier diminue : il trace toujours des lacets méthodiques et courts, au milieu de petits sapins maintenant, car on est sorti des terres rouges, et s'infléchit vers le Sud. Et en levant les yeux, on aperçoit le collet où se trouve le village, du moins les quelques murs ruinés qui en restent. La pente diminue, on peut marcher plus vite, et voilà qu'on atteint des prairies successives, séparées par des bosquets de chênes. Plus de sentier, l'herbe a tout recouvert, mais on se dirige tout naturellement vers les ruines, pour reprendre les termes de la carte.

Nous y sommes : ce que l'on peut supposer avoir été une chapelle, soubassements plus soignés, pas de fenêtres, un fantôme de voûte ; puis quatre à cinq maisons : point de toits, des morceaux de poutres rongées. Des mûriers ont poussé carrément à l'intérieur, et le lierre a recouvert des pans de murs qui s'écroulent. Une fois le toit disparu, la vitesse à laquelle s'effondrent des bâtiments étonne toujours. Ces ruines se distribuent sans ordre sur le collet : rien d'un plan organisé, d'un village logique. Deux cents mètres plus bas, au Sud, un assez vaste pâturage où se distinguent les taches blanches et brunes de vaches, groupées à l'ombre d'un bosquet ; puis la source captée, nourrie par le ravin d'Aigubelle. À droite, la pointe des Colles, à gauche les interminables pentes du Blayeul. Marchons une centaine de mètres de ce côté, au milieu d'herbes coriaces et d'épineux, et nous atteignons le cimetière : un enclos bas, un carré d'une dizaine de mètres de côté. Abandonné depuis quarante-cinq ans. Je n'ai jamais pu me résoudre à y pénétrer, bien que les deux

battants de la grille d'entrée ne soient assujettis, bien vaguement, que par un bout de fil de fer rouillé. Marcher sur les tombes délaissées m'aurait donné l'impression d'un sacrilège. Pas de caveaux, bien sûr : les gens étaient trop pauvres pour cela. Pas de cercueil, sans aucun doute : un drap de lit devait servir de linceul, en attendant la Résurrection. Quelques croix de pierre minuscules, des croix de poupées, taillées gauchement dans une mauvaise pierre grise. Des inscriptions faites au ciseau, effacées aux trois quarts, qui serrent le cœur : Sylvie Audemars, vingt-sept ans, Rose Sauvans, dix-sept ans. Certes, dans ce village de misère on ne vivait pas vieux, les femmes surtout. On croit pouvoir lire que la dernière de ces pauvres morts eut lieu en 1938, l'année où, d'un seul bloc, les habitants quittèrent Esclangon, pour toujours. J'ai su qu'ils avaient émigré en Algérie, sans esprit de retour. Et si l'on en juge d'après l'état du cimetière, personne n'est jamais revenu ici, fût-ce pour y déposer les quelques fleurs du souvenir. Rupture complète avec un passé insupportable. Et j'ai tenté d'imaginer comment on avait pu en venir là.^a

1938 — Une mauvaise année, et pourtant on avait l'habitude de vivre durement. Mais jamais on ne peut s'habituer à mourir durement. Quatre maisons habitées, et à peine pouvait-on compter la demi-ruine où s'accrochait la vieille Solange ; si vieille qu'on avait oublié son nom de famille, tordue et desséchée comme un cep de vigne, marmottant toute seule entre ses joues flétries et sa bouche sans dents. Puis les Benelli, Laurent et Berthe, dans la quarantaine d'âge, et le

a. Esclangon était le chef-lieu d'une commune, qui n'a dépassé 100 habitants que de 1841 à 1851. Le recensement de 1936 indique 18 habitants, et celui de 1946 seulement 9. Quand la commune a été rattachée à La Javie en 1973, elle n'avait plus que 4 habitants, tous localisés dans la vallée du Bès, dans un hameau qui a repris le nom de l'ancienne commune.



Le vieil Esclangon

jeune Éloi, un gars de seize ans, maigre comme du fer, avec des jambes qui n'en finissaient pas et le distinguaient de nous autres qui ne sommes pas tellement grands. Puis Sandro Audemars, la trentaine, et sa femme Sylvie. Puis les Sauvans : le vieux Médéric, mais solide encore et de bon sens, sa fille Adèle, veuve depuis longtemps, et sa petite fille, Rose. Et c'est tout. Ah, si, bien sûr : la petite chapelle dédiée à Saint Damien. Bien digne d'Esclangon, ma foi : pas de fenêtre, le seul jour venant de la porte quand on la laissait ouverte. Pas de chaises, de prie-Dieu, pas de statues, rien. Seulement un petit crucifix au dessus d'une planche sur deux tréteaux qui faisait l'autel. Une fois l'an, pour la Saint Damien, le curé de Barles, grognant contre la montée, venait dire une messe à la va-vite. Et c'était fini, pour l'année.

C'est tout, et voilà les gens d'Esclangon au complet : neuf personnes^a. Bien sûr que ce n'est guère, mais le pays est si pauvre qu'il n'aurait pu en porter davantage. Qui ne l'a

a. Mais qui est le narrateur ?

pas connu ne se rendra jamais compte de la vie qu'on mène là : pas d'eau, pour commencer, et ça, c'est terriblement important. Cent cinquante mètres à descendre pour aller à la source d'Aiguebelle, où étaient installées deux auges en mélèze, l'une pour les bêtes, l'autre pour un semblant de lessive. L'eau pour boire, il fallait la remonter sur le mulet quand les travaux le laissaient libre, c'est-à-dire pas souvent. Sinon à dos d'homme, et surtout de femme. On avait bien essayé d'installer des citernes à deux maisons pour recueillir l'eau de pluie : faute de ciment, de filtres et de toits bien propres, elle croupissait vite ; à la voir, à la sentir, déjà le cœur se soulevait. Alors, à la goûter. . . Si bien qu'on n'avait jamais à boire son content et qu'on ne se lavait pas trop.

Pas d'électricité, bien sûr : le prix que ça aurait coûté pour tirer une ligne avec ses poteaux depuis le Bès, c'était même pas la peine d'y rêver. Alors on s'éclairait avec des calens, des lampes à huile, quoi, comme les gens du temps des romains. Et sans en abuser, toujours question prix. Autant dire qu'on se couchait avec le soleil. De sorte que l'hiver n'était guère plaisant. La porte restait ouverte, pour donner un peu jour, mais il y pendait une vieille toile à sac, pour parer au mieux les mouches. Et vous savez s'il y en a, et tenaces comme des teignes, partout où se trouvent des troupeaux. Il en entraient toujours de ces sales bêtes, et l'on était obligé d'accrocher à une poutre au dessus de la table du papier tue-mouches, ces bandes enduites d'une espèce de colle qui les attire et où elles viennent s'empêguer. Ça ne les tue pas tout de suite et elles restent à bourdonner toutes à la fois. De temps en temps, il s'en détache quelqu'une qui vient tomber dans la soupe ou dans la ratatouille. On était si habitué qu'on ne jurait même pas ; juste on les repêchait avec une cuillère ou les doigts pour les jeter sur le plancher, un plancher pas raboté et jamais lavé — comment faire ? — qui en avait vu bien d'autres.

Puis on dormait, tous dans la même pièce, sur des matelas en feuilles de fayard qui craquaient dès qu'on se retournait, les parents derrière un bout de rideau. C'est seulement au coucher que les hommes quittaient le chapeau, et encore après la taylorie et les braies. Pour la chemise, pas difficile, celle du jour faisait l'affaire. Pas qu'on cherchait la saleté, mais on n'avait même pas l'idée que cela puisse être autrement. De fait, une seule idée nous tenait : ne pas crever de misère. Dans les plaines, on savait qu'il y avait de bonnes propriétés, et faciles à cultiver. Mais trop chères pour nous : elles auraient aussi bien pu se trouver sur la lune, pour la possibilité de les avoir. Auprès des maisons, on avait égratigné la terre pour essayer de dresser de petits jardins. Mais comment faire pousser des légumes sans les arroser ? Les tomates séchaient avant même de venir rouges. Au bout du compte, il y avait seulement les bêtes : quelques vaches près de la source, et des pâtures pauvres sur le flanc du Blayeul, du côté du Rousset ; juste de quoi entretenir nos chèvres et nos moutons. De l'herbe, voilà notre seule richesse. Il suffisait que l'été soit trop sec pour qu'on se retrouve en équilibre sur une lame de couteau. Mais quoi, depuis tant de temps que nos anciens l'avaient supporté, on se disait que nous aussi, il le fallait bien. Et puis, quoi d'autre ?

Ainsi nous sommes arrivés à cette année de 1938 : qui pourrait l'oublier ? Non, il n'y a pas eu de cataclysme, de tremblement de terre, ni rien de ce genre ; le Blayeul ne s'est pas écroulé sur nous, le village n'a pas brûlé, quoique nous le redoutions sans en parler : comment éteindre un incendie quand il n'y a pas d'eau ? Pire que tout cela : ce qui est venu sur nous, tout par un coup, rien ne peut exister de plus terrible — la mort.

Nous étions neuf en tout, dont deux vieux. Sûr, nous aurions eu peine de les perdre, mais on aurait pu comprendre : ils auraient fait leur temps ; ce sont là des choses tristes, mais

normales. Nous, nous avons perdu, cette année là, deux jeunes. Pensez, Rose Sauvans, dix sept ans, et, pire encore parce qu'elle était mariée de peu, Sylvie Audemars, vingt sept ans.

Rose n'avait jamais été bien solide : une fille gentille et douce, sûr, mais chétive, pâlotte, vite fatiguée. Elle toussait pas mal, et la vieille Solange qui s'y connaissait en plantes lui faisait boire des infusions pour la poitrine. Médéric la ménageait et ne lui laissait que de petits travaux. On pensait que c'était l'âge de la croissance et qu'après les choses s'arrangeraient. Quant à faire venir un médecin, la question ne se posait même pas. Au mieux, on aurait dû la mener jusqu'à la ville, une vraie expédition qui lui aurait fait plus de mal que de bien. Oui, elle était pâle et maigre, mais quand on vit tous les jours avec quelqu'un, on est les derniers à s'apercevoir qu'il y a du changement. Ce n'est pas pour nous excuser, non, mais qu'auriez-vous fait vous-même, à notre place ?

Là dessus est arrivé le jour de la fête de Tanaron, un village perché, aussi haut que nous, mais de l'autre côté de la vallée du Bès^a. On descend jusqu'à la Batie, une grande maison isolée où habite un veuf, Depeytris ; on suit la route de Digne, pendant un kilomètre, peut-être, et l'on trouve à main droite un bon chemin muletier, presque une route, qui monte en lacets bien réguliers, vers Auzet, le Touron, et au bout d'une petite heure on arrive à Tanaron. C'est plus grand que chez nous, plusieurs grosses maisons, une vraie église, et surtout une source. Tout au bout, un pré bien plat avec de grands arbres et une vue superbe vers le midi. Bon, tout ce qu'il faut pour une fête, et nous, d'Esclangon, ne manquions jamais d'y aller, sachant qu'on était bien reçu et que c'était

a. Village aujourd'hui également abandonné, la commune ayant été rattachée en 1973 à celle de La Robine-sur-Galabre ; voir la carte page 3.

un vrai plaisir, comme il n'y en avait qu'un de toute l'année. C'est dire notre surprise quand Rose a refusé de venir parce qu'elle se sentait trop fatiguée. Elle préférait rester couchée, mais, en brave fille qu'elle était, elle n'a pas voulu que sa mère et son grand-père manquent la fête à cause d'elle. La vieille Solange a arrangé la chose : « Allez, vous autres ; moi, c'est plus de mon âge. Vous me voyez danser ? (et elle riait de sa bouche sans dents). Je reste avec elle, je vais lui faire un cataplasme et boire une bonne infusion. Allez seulement. »

Que faire ? On est parti, sans penser à mal. On s'est gentiment amusé, on y a passé la nuit, comme à l'accoutumée, et au petit jour on est revenu tout plan, sans inquiétude, sauf un peu sa mère, comme de juste. Arrivés au pré d'Aiguebelle, avant la remontée, on a vu tout en haut le signe d'un malheur, la silhouette noire de la Solange qui agitait les bras. Alors on est partis en avant, aussi vite qu'on pouvait, Sandro et Éloi les premiers arrivés. Et Solange qui expliquait, se perdant au milieu de ses mots qui ne sortaient pas assez vite et recommençant indéfiniment : la nuit avait été mauvaise pour la pauvre Rose, comme si elle n'arrivait pas à respirer, le nez pincé, la figure violette. Puis elle avait eu un gros crachement de sang, toute secouée de hoquets. Maintenant elle dormait, paraissait plus reposée.

Ça nous a fait un gros coup ; nous ne sommes pas bien démonstratifs, mais nous vivons tous en bonne entente. Bien sûr, quelquefois, des mots, quand il y avait trop de travail ou trop de chaleur. Mais sans plus, et vite oubliés. Alors cette histoire de sang nous faisait bien mauvais effet. Enfin, puisqu'elle dormait maintenant, ce ne serait peut-être qu'un mauvais moment : quand on est aussi jeune, il y a ressource. En remuant ces idées dans sa tête, chacun est parti au travail de son côté. Ainsi jusqu'au soir.

À quoi bon raconter la suite ? Rose ne s'est pas réveillée, elle est partie tout doucement, comme d'un sommeil qui ne

finirait jamais. C'est Médéric, son grand-père, qui l'a portée au cimetière dans ses bras, comme il se devait. Sandro, qui est un peu piémontais sur les bords, sait naturellement travailler la pierre. Il a trouvé celle qu'il voulait ; il s'est donné bien du mal pour tailler une petite croix, et, au dessous, graver au ciseau : Rose Sauvans, dix-sept ans. Il ne savait pas que bientôt... Il ne pouvait pas savoir, mais tout de même...

Et la vie a continué, pour nous autres : l'année pas tant bonne, pas beaucoup d'herbe, il fallait mener les troupeaux au diable. Mais quoi, on avait vu pire et il fallait bien faire avec ce qu'on avait, même si c'était peu. Voilà pourtant qu'un jour de juillet, Sylvie se plaint de douleurs dans le ventre. Sandro lui dit de s'allonger et que ça passera. Pas que nous soyons des gens durs, mais que faire d'autre ? Et nous pensions que c'était des choses de femme. On s'y connaît guère, ça va et ça vient. C'est la vie, quoi — oui, et aussi la mort.

Le lendemain matin, au moment où Sandro partait travailler, d'un seul coup, elle a eu un terrible vomissement, puis elle s'est mise à hurler, d'un hurlement qui ne s'arrêtait plus, comme si elle avait dans son pauvre corps une force inépuisable qui ne restait plus que pour cela. On était tous accourus, et le vieux Médéric a vite décidé : « Sandro, tu descends au Bès avec le miaule pour remonter le docteur quand il viendra. Éloi, aussi vite que tu peux, tu vas chez Depeytris, qu'il te prête son vélo pour aller jusqu'à Digne. Pas le docteur Vidal, ni Jarnicot, mais le vieux Romieux : il est le seul qui voudra se déranger pour nous. Va vite. » Mais Éloi faisait grimace, on voyait bien qu'il hésitait. Oh, pas ce que vous croyez, c'est un brave garçon, on ne trouverait pas plus serviable. Mais il avait peur d'être rembarré, et vilainement, par Depeytris qui est un mauvais bougre, un vrai hérisson. Il s'est balancé d'une de ses longues jambes sur l'autre, deux fois, trois fois. Puis d'un seul coup il a pris son parti et s'est rué dans la pente. On l'a entendu qui dévalait le pierrier à

fond, puis plus rien. En cas d'urgence, personne ne peut aller plus vite qu'un de nos montagnes ; il faut l'avoir vu pour le croire.

Sylvie hurlait toujours, à vous rendre fou d'impuissance. Sandro l'a encore regardée, puis il est parti avec le mulet, en serrant les dents sur son chagrin. Éloi, on l'a su après, avait déjà déboulé jusqu'à la Batie. Il a tout de suite trouvé Depytris, et s'est vu remiser, vite fait : « Mon vélo, pour aller courir la gueuse à Digne ? Tu m'as regardé ? » Et déjà il tournait un dos bourru, lorsqu'il s'est passé une chose bizarre qu'on a comprise seulement après : Éloi bredouillait, effrayé mais tenace, que c'était pas pour lui, mais quelqu'un était très malade, là haut, la Sylvie. . . Il n'a pas pu aller plus loin, Depytris s'est figé comme frappé du tonnerre ; il s'est retourné, son visage mal rasé était devenu blanc de craie. Il a répété deux fois : « Sylvie. . . Sylvie. . . » Un moment, il paraissait avoir oublié le pauvre Éloi, qui ruisselait toujours de sueur, être loin, très loin. . . Il s'est tôt repris, et il a parlé sec, à son habitude : « Pas de vélo, trop long. Tu attends le docteur à la route. Il viendra, je te le garantis. C'est moi qui vais le chercher avec la moto. » En effet il a couru à sa grange, sorti sa vieille Monet-Goyon, et il était déjà parti, sans se retourner. Jamais on n'aurait attendu cela d'un homme comme lui. Mais le vieux Médéric nous a expliqué plus tard le pourquoi : la femme que Depytris avait perdue s'appelait elle aussi Sylvie. Ceux qu'on croit les plus durs d'entre nous, il arrive que leur cœur garde une blessure jamais refermée.

Et bien sûr que le docteur Romieux n'a pas hésité à venir, tout vieux qu'il était déjà. S'il y a des saints, celui-là est bien au Paradis. Depuis sa mort, on a donné son nom à une rue de la ville ; c'est dire. Comme il n'était plus bien vaillant, Sandro l'a amené sur le mulet. Du plus loin qu'il a entendu les hurlements, il a fait la moue, il a secoué la tête, et il a dit à Sandro : « Faites courage, Audemars, c'est le moment. » On

l'a aidé à mettre pied à terre, Éloi lui a tendu la sacoche noire qu'il portait. On a attendu dehors pendant qu'il examinait Sylvie et lui faisait aussitôt des piqûres, pour la remonter et surtout pour enlever la souffrance. Les cris se sont arrêtés, alors nous sommes rentrés sur la pointe de nos gros souliers.

Il était assis devant la table, il hochait la tête tristement, et l'on entendait des bouts de phrases qui sortaient de dessous sa moustache blanche : « Elle est bien fatiguée, l'abdomen déjà dur comme une planche. Péritonite infectieuse. Que peut-on faire ? Même une laparotomie ^a d'urgence. . . Et d'ici l'hôpital de Digne, elle a le temps de mourir vingt fois ; sans compter qu'avec ce crétin de Chassagnon comme chirurgien. . . Tout ça pour souffrir inutilement. » Il a fixé Sandro, de ses bons gros yeux : « La morphine l'empêchera de souffrir, et je vais en refaire une. Mais ce n'est plus qu'une question de quelques heures ; personne ne peut plus rien. » Il réfléchissait, plein de tristesse, on aurait presque dit de colère, lâchant des mots que nous ne connaissions pas : « C'est comme Rose : anémie pernicieuse, hémoptysie. . . tuberculose, bien sûr, probablement consanguinité. Il doit y avoir un terrain propice à l'infection. . . » Il a encore hoché la tête, perdu dans ses réflexions ; puis il a tout regardé autour de lui, nous autres, figés dans nos vêtements rapiécés, et cette fois les hommes avaient ôté leur chapeau, par respect, et le tenaient au bout de leurs mains pendantes. Il a encore regardé les murs sans plâtre, le plancher sale, le papier tue-mouches tout bourdonnant de bêtess engluées, et la toile à sac de la porte.

Il a regardé avec compassion Sandro qui pleurait à grosses larmes, et il a dit : « C'est trop dur, ici ; vous voyez qu'on ne peut pas continuer à mener cette vie là. Vous voyez bien qu'on ne peut pas y résister. Cette pauvre femme que voilà. . . Vingt-sept ans, non, ce n'est pas un âge. » A mesure qu'il regardait tout, nous faisons comme lui, et il nous semblait

a. Ouverture de la paroi de l'abdomen.

que des écailles tombaient de nos yeux, que pour la première fois nous nous apercevions vraiment de toute cette misère où nous vivions. Elle ne nous semblait plus supportable, on en avait honte : Éloi avait l'air tout gêné de ses pantalons avec des pièces de couleurs différentes aux genoux, et Laurent paraissait trouver pour la première fois que son chapeau aurait mieux convenu sur la tête d'un épouvantail.

Puis le docteur s'est levé, comme à regret. Il s'est penché sur Sylvie, lui a pris le poignet. Il a murmuré : « Pouls filiforme. C'est la fin, je ne peux plus rien. » Il a arrêté net le bredouillement de Sandro qui parlait d'argent : « Non, Audemars ; vous avez assez du malheur comme ça. » Je vous ai dit que cet homme-là était une espèce de saint. Il a considéré encore Sylvie, mis la main sur l'épaule de Sandro, un bon moment, nous a tous enveloppés d'un dernier regard, puis, avec un signe de tête, il est sorti, accompagné de Laurent Benelli qui allait le redescendre avec le mulet. Voilà, et nous sommes restés seuls avec notre misère, comme toujours.

Une nouvelle fois, Sandro a taillé une croix de pierre, un peu plus grande, comme en rapport avec l'âge. Il a emporté sa femme dans ses bras au cimetière, on l'a mise en terre, et la vieille Solange a lu quelques prières d'un gros livre qu'elle a toujours avec elle. A ce moment, une chose étrange s'est produite : un homme s'est avancé, qu'on ne reconnaissait pas d'abord. C'était Depeytris, mais bien rasé, en costume noir du dimanche, avec même une cravate. Il est allé à Sandro et lui a dit : « Je suis venu, je prends part. » Sandro a répondu : « C'est bien de l'honneur que tu nous fais », et l'autre a simplement ajouté : « Comme de trop naturel. » Ils se sont regardés, profondément, et après avoir serré les mains, Depeytris est reparti. C'est la seule fois qu'il était venu à Esclangon. Comme quoi on ne peut jamais prévoir ce que feront ces hommes silencieux, que l'on croit insensibles.

Passé une semaine : Laurent et Sandro, toujours ensemble,

ne faisaient que discuter entre eux. On les savait amis comme deux doigts d'une même main ; pourtant. . . Puis ils nous ont annoncé qu'ils descendaient deux trois jours à Digne, pour des choses à régler. Bien sûr, on ne leur a pas demandé lesquelles, ça ne se fait pas, et on s'est partagé le travail, au moins mal. Il fallait bien, le temps allait, la terre continuait à tourner ; elle ne voulait pas s'arrêter pour deux jeunesses de plus au cimetière. Mais dire qu'on était heureux, non : comme un os en travers du gosier, comme de remâcher des herbes amères.

Et les deux sont revenus : ils nous ont réunis le soir, tous, dans la maison de Médéric, le plus ancien, parce qu'ils voulaient nous parler, à tous. Laurent et Sandro se sont regardés pour savoir lequel des deux expliquerait, et comme de juste c'est Sandro, le plus causant, qui s'est décidé : « Voilà. Je m'en vais, définitivement ; je ne peux plus rester ici, vous comprenez pourquoi. C'est une chose bien arrêtée, sans retour. » On a hoché la tête, bien sûr qu'on comprenait et qu'on était d'accord. Il s'est remis à parler : « On s'est toujours bien entendu, pas ? On se serrait les coudes, en bonne amitié. Ça me ferait grosse peine de vous quitter. Alors ? Et bien il n'y a qu'à partir tous ensemble. »

On s'est tous regardés, on ne comprenait pas.

Il continuait, pas fort, mais avec une conviction absolue ; des petites phrases serrées, qu'il avait dû pourpenser. À côté de lui, Laurent le silencieux ne le quittait pas des yeux et approuvait par instants de la tête : « Oui, tous ensemble, si vous êtes d'accord. On a bien discuté sur tout, Laurent et moi : on ne peut pas continuer à vivre ici, à supposer qu'on appelle ça vivre. Seulement mourir, ça oui. » Il s'arrêtait, puis il recommençait : « Le docteur Romieux nous l'a bien dit, vous l'avez tous entendus, et ce docteur, c'est quelqu'un. Il avait raison. Il a raison. Bon : pour partir, il faut de l'ar-

gent. On est allé, nous deux Laurent, à la Robine^a, on a vu Chaussegros, l'éleveur. Il est preneur pour les biens communaux d'Esclangon, la prairie, la source, les terres à mouton, tout. Les maisons, il s'en fiche ; il n'en a que faire et dans son idée elles ne valent rien. En quoi je ne lui donne pas tort. Bref, on a discuté avec lui : il est dur en affaires, mais pas malhonnête. À la fin des fins, son offre est acceptable. Avec, on aurait de quoi partir. Bon : mais pour aller où ? »

Il s'est encore arrêté, la figure tendue, repoussant un peu en arrière son grand chapeau sur sa chevelure noire et frisée. Il nous a regardés : « Pas trente-six solutions, mais une seule : l'Algérie. » Ça nous a produit gros effet : pourquoi pas le Brésil ou l'Australie ? Pendant qu'on y était... Plusieurs d'entre nous n'ayant jamais dépassé Digne. Il a compris qu'on allait hausser les épaules ; il a parlé plus fort, en frappant de la main sur la table : « Je parle de ce que je connais. Comme vous savez, j'y ai fait une partie de mon service militaire. Et Laurent a un cousin qui s'est installé depuis cinq ans à Mostaganem, Julien Trottobas, en ce moment à Digne pour un congé. On est allé le voir, les deux ; on a causé, et puis on est allé se renseigner à la Préfecture. Le gouvernement demande des cultivateurs pour s'établir là-bas. Des colons, on les appelle. L'État se charge du voyage et une fois là-bas il offre des prêts avantageux pour démarrer. On vous expliquera en détail. Pour moi, je dis, c'est décidé. Mais j'aimerais bien qu'on parte tous ensemble : on est bons amis, et ça aide. Alors, à vous de choisir. » Et il s'est arrêté, toujours nous regardant.

On a attendu que les plus âgés parlent les premiers, comme d'usage. Et Solange n'a pas hésité : « Voilà : je pense que Sandro a raison. Mais moi je n'irai pas avec vous : j'étais bien décidée depuis la pauvre Sylvie... Pas que je m'entende

a. Village le plus bas de la vallée du Galabre, affluent du Bès en aval d'Esclangon et Tanaron.

pas avec vous autres, vous le savez bien. Mais je suis trop vieille, vraiment au bout du rouleau. Alors mon idée est bien arrêtée : je vais à Digne où ma cousine Jeanne qui habite dans la haute ville, rue Mère de Dieu, vous connaissez ? veut me recevoir quelques temps, jusqu'en octobre. Puis j'irai finir mes jours à Saint Domnin. La supérieure m'a promis une place. Là, j'attendrai d'aller chez le Bon Dieu, en priant pour vous. »

C'était parler net, personne n'allait être contre. Au tour de Médéric : on s'attendait un peu qu'il s'oppose au départ, comme étant l'homme le plus ancien à Esclangon. Et là encore, on été surpris. Il nous a dit : « Trop, c'est trop. Adèle et moi, on a fait ce qu'on a pu pour tenir bon, depuis que notre pauvre Rose est partie. Mais le cœur n'y était plus. Et puis le tour de Sylvie. . . Alors, moi, je pense comme Sandro : on ne peut plus rester ici. L'Algérie ou ailleurs, pour ce que j'en connais, je ne puis rien décider. Mais ce que je dis, moi, et Adèle pense comme moi, hein, Adèle ? Si vous partez, on est avec vous. Je ne suis plus jeune, mais j'ai encore de bons bras, et du cœur pour travailler ensemble, Mostaganem ou autre. » Et il a mis la main sur le bras de sa fille, montrant par là qu'ils pensaient de même.

Restaient les Benelli : il a bien fallu que Laurent le silencieux ouvre la bouche. Bien sûr que c'était pas à la Berthe de le faire, encore moins à Éloi. Il a dit seulement : « J'ai bien réfléchi tous ces jours, avec Sandro. Je suis d'accord avec lui. On a toujours été amis, on le restera. Que pensez-tu, Berthe ? » Elle a répondu : « Tu sais bien que je veux ce que tu veux », pendant qu'Éloi hochait la tête, le sourire d'une oreille à l'autre. Vous vous rendez compte : pour lui, ce départ était un conte de fées ; voir du pays, traverser la mer ! et le travail ne lui faisait jamais peur.

Puisqu'on était tous de bon accord, pourquoi faire traîner les choses ? C'est ainsi qu'à la mi-septembre, on est tous par-

tis, emportant seulement les vêtements. Pour ce qu'il y avait dans les maisons, autant l'y laisser et recommencer à neuf. On a fermé les portes par habitude, juste la clenche. À quoi bon les clefs ? Rien qui valait la peine d'être volé et on savait trop bien que personne ne viendrait plus jamais habiter Esclangon. Une dernière fois au cimetière pour mettre quelques fleurs sur les tombes, et allez ! Je crois que personne ne s'est retourné quand nous avons pris la pente vers le Bès où Chaussegros attendait pour prendre livraison des bêtes. Vers l'Algérie, vers ailleurs. N'importe où, mais plus là. Le village est resté seul.

Solitude définitive, je pense. À Tanaron, par exemple, quelques marginaux viennent encore vivoter, le temps que se dissipent pour eux les mirages écologiques du retour à la terre. Esclangon, non. Plus que des ruines de ruines : *etiam perierunt ruinae*. Les touristes l'ignorent, évidemment. Le nom même, Esclangon, sonne triste, comme d'un lieu clos sur lui-même, sourd, borné, étouffant. Qui d'autre qu'un vieil original comme moi va voir le cimetière et songer un moment sur ces deux tombes, Rose, dix-sept ans, Sylvie, vingt-sept ans ?